

Robert Boivin : Du Rio au vélo à la Cinémathèque

Mathieu Perreault

Number 225, May–June 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48331ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

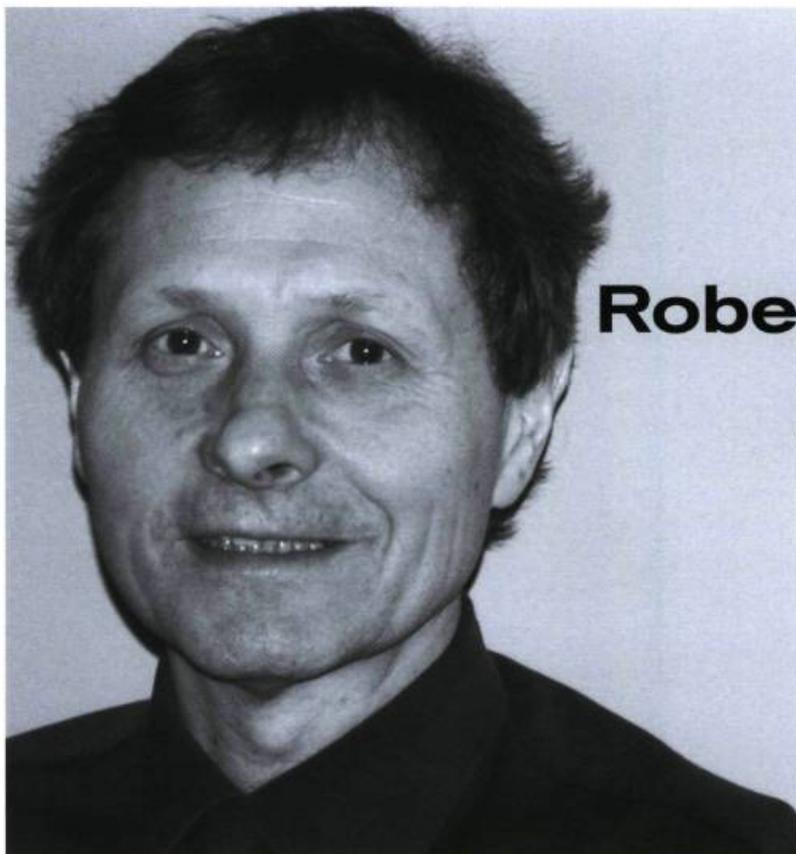
0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Perreault, M. (2003). Robert Boivin : Du Rio au vélo à la Cinémathèque. *Séquences*, (225), 16–17.



Robert Boivin : Du Rio au vélo à la Cinémathèque

En 20 ans à Vélo-Québec, Robert Boivin a fait passer le nombre d'employés de quatre à cinquante. Nommé l'automne dernier à la tête de la Cinémathèque québécoise, il rêve de révolutionner de la même manière l'institution du Quartier latin.

Mathieu Perreault

Rien ne prédisposait Robert Boivin à la gestion d'organismes culturels. Étudiant, il était placier au cinéma de la Place Ville-Marie et voyait les mêmes films, parmi lesquels *Zorba the Greek* des dizaines de fois. Il a fait une maîtrise sur le plan-séquence, et entamé un doctorat à Paris sur le cinéma expérimental québécois.

Pourtant, en 1982, Boivin était nommé vice-président chez de Vélo-Québec, un petit organisme qui avait alors quatre employés. À son départ, l'an dernier, Vélo-Québec faisait partie du Groupe Vélo, qui regroupait trois entités, était propriétaire de son siège social, et employait cinquante employés permanents et une centaine en période de pointe.

Maintenant, Robert Boivin dirige sa baguette magique sur la Cinémathèque québécoise, dont il a été nommé directeur général l'automne dernier. « Ce que j'ai appris à Vélo-Québec, c'est l'importance d'institutionnaliser une activité, de rassembler autour de soi les forces vives d'un secteur, expliquait-il récemment en entrevue à *Séquences*. J'aimerais que les chauffeurs de taxi sachent où je veux aller quand je leur dis *la Cinémathèque*, tout comme ils savent où est le Paramount. Il faut que les gens de l'industrie sentent que la Cinémathèque, c'est leur cause. »

Avec un budget annuel de 3,5 millions et 58 employés, la Cinémathèque ne peut éventuellement pas facilement décupler sa taille. Les projets de Boivin sont modestes : dégager une marge pour les acquisitions, notamment internationales (l'essentiel du

budget va aux opérations courantes et à l'entrepôt de Boucherville); augmenter les commandites, notamment pour le transport international de copies, une opération qui peut facilement coûter dans les quatre chiffres pour une rétrospective majeure mais dont le budget n'est que de 50 000 \$; augmenter la portée des programmes éducatifs dans les écoles primaires et secondaires; étendre les *produits dérivés* culturels, par exemple les expositions de photos et les recueils de textes critiques accompagnant les rétrospectives; faire des tournées dans les cinémas en région.

« Les propriétaires de salles en région sont d'accord, assure-t-il. Il faut créer un réseau pour assurer la gestion des copies et de la programmation. Pour ce qui est des expositions culturelles, nous avons déjà commencé à le faire, notamment pour la rétrospective Jacques Leduc, mais nous avons eu des problèmes d'organisation. Au niveau des programmes éducatifs, nous avons déjà sept formules, notamment un atelier d'animation. J'aimerais que les jeunes du secondaire soient initiés au cinéma. La première fois qu'un cours de cinéma est offert, c'est au cégep, et c'est optionnel. Ça ne marche pas : il faut outiller les futurs citoyens pour lire les images et les sons et apprendre à les décoder. »

BONNE SANTÉ

L'an dernier, l'affluence a augmenté de 5% à la Cinémathèque, de 42 350 à 44 560 personnes, même si le nombre de séances baissait



La Cinémathèque québécoise

de 938 à 803. Cette tendance reflète la bonne santé du cinéma québécois : 34 films ont été lancés en 2002. « Si on veut aller au cinéma un soir, on a presque toujours le choix entre deux films québécois, observe Robert Boivin. J'ai passé ma jeunesse à forcer mes amis à aller voir des films québécois. On a moins besoin d'insister aujourd'hui. C'est devenu normal de se voir au grand écran. »

Boivin ne croit pas que la qualité du cinéma québécois est menacée par les impératifs commerciaux. « Le cinéma est un art, mais aussi un divertissement. C'est un très grand producteur de mythologies. C'est très sain pour une société de voir notre mythologie s'exprimer. Ça prend vingt-cinq ans pour que la muséologie détermine ce qui est de l'art et ce qui ne l'est pas. **Le Chat dans le sac** de Gilles Groulx, par exemple, reste tout à fait actuel. Comment va-t-on regarder dans vingt-cinq ans la jeune vague d'aujourd'hui ? Je ne le sais pas. Je constate que les jeunes cinéastes sont très visuels, très influencés par la pub. Est-ce une mauvaise chose ? Non : le cinéma, ce n'est pas de la radio parlée. »

L'ex-haut dirigeant de Vélo-Québec ne s'inquiète pas non plus de la digitalisation du cinéma. « Je ne suis pas quelqu'un qui va pleurer la mort du cinéma. Pour le spectateur que je suis, ce qui est important, c'est que les gens viennent exprimer notre monde, ses angoisses et ses joies. En peinture et en sculpture aussi, les matériaux ont évolué. Le support peut être générateur de changements : le vidéo par exemple est extrêmement intéressant. Le numérique peut être travaillé de manière très intéressante : on n'a qu'à penser aux millimétrages (une forme italienne de court métrage). C'est sûr que la profondeur de champ n'est pas équivalente au film sur pellicule, qui est plus riche, donne une plus belle image. Mais ça ne veut pas dire que l'image numérique ne s'améliorera pas. »

Le numérique pose toutefois une question de support. « J'ai récemment tenté d'ouvrir le fichier informatique d'un livre que

j'avais écrit sur un Mac dans les années 80, dit M. Boivin. Je n'ai jamais réussi, même si j'ai toujours du Mac. Ça montre bien qu'il pourra se poser un problème de durabilité : la pellicule, on en connaît les qualités et les défauts, et il est facile d'en reconstruire les outils de reproduction mécanique, les projecteurs. Autre comparaison : il y a quelques années, le milieu de l'informatique pensait qu'on s'en allait vers une architecture en réseau, où tous les programmes se trouveraient sur un serveur, où chaque personne ne travaillerait que sur un périphérique, un écran et un ordinateur. Ce n'est pas cela qui s'est produit : les ordinateurs sont de plus en plus puissants. Ceci dit, je pense que dans le cinéma, l'évolution du numérique va se clarifier d'ici deux ou trois ans. »

Robert Boivin connaît bien *Séquences* : « C'est la première revue que j'ai lue. J'étais au collège Saint-Viateur, et Léo Bonneville était clerc. Le directeur de notre Cinémathèque à cette époque était Jean-Claude Lord. Il avait déjà écrit le scénario de **Trouble-fête**. »

Le nouveau patron de la Cinémathèque est un mordru de cinéma depuis sa tendre enfance. « J'ai presque appris à lire sur les annonces de films dans *La Presse*. Le dimanche, j'allais au cinéma Rio à Montréal-Nord, où il y avait moins de contrôles. À Montréal, c'était strictement interdit aux moins de 16 ans (à cause d'incendies dans les cinémas au début du siècle). Mon premier travail a été comme placier au cinéma de la Place Ville-Marie. Il a fallu que je travaille pour payer mes études parce que mon père est mort assez jeune. J'avais un habit et des gants blancs. On présentait des films en français et en anglais, beaucoup de films italiens. J'y ai découvert Fellini. **Zorba the Greek** était resté soixante-deux semaines à l'affiche. J'ai appris à revoir les films. »

À la Cinémathèque, son goût pour les visionnements à répétition sera bien servi. **☛**